

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

XVII.—EN PRISON.

On avait enfermé David Kerulaz dans la même cellule qui avait servi de prison à son frère.

A peine revenu de l'étourdissement où l'avait jeté une

événements, ni donner à de si lâches coquins une semblable victoire.

Dès que le jour parut, il chercha les moyens de s'évader.

Mais les murs de son cachot étaient épais, la porte inébranlable sous son armure de fer, et la petite fenêtre par laquelle filtraient le jour était si élevée qu'il ne pouvait espérer l'atteindre,



Marthe porta les deux mains à sa gorge; un cri étouffé sortit de ses lèvres.

aventure si extraordinaire, le chasseur canadien commença à réfléchir sur ce que sa situation avait de particulièrement critique.

Il s'inquiétait peu du sort qui lui serait réservé. Ses préoccupations étaient plus graves. Il se voyait empêcher d'accomplir sa mission. Il songeait, la rage dans le cœur, que ce misérable Varin allait frapper plus haut que lui et atteindre dans sa vengeance M. de Montcalm lui-même...

Mais, malgré ses angoisses, David Kerulaz restait toujours maître de lui. Le bonheur avec lequel il avait triomphé jusqu'à ce jour des coups les plus cruels et les plus imprévus de la fortune lui avait donné une absolue confiance dans la bonté de Dieu. Il pensait que la Providence ne pourrait laisser s'accomplir de tels

quand même il eût déplacé et mis debout le banc de pierre qui était l'unique siège de ce triste réduit.

Les bras croisés, le front penché et marqué de plis profonds, il tournait dans l'étroit cachot comme un lion dans sa cage.

Cependant le temps marchait. La journée s'achèverait sans doute avant qu'il eût pu reprendre sa liberté.

Une sorte de fièvre s'emparait de lui. A tout moment, il s'arrêtait agité par de violents frissons, le front couvert d'une sueur froide, le regard fixe :

— Ce malheureux gentilhomme qui avait mis sa confiance en lui allait être déshonoré !... Il allait conduire les Anglais à la victoire en croyant assurer leur perte !... Et cela, c'était sa faute

à lui qui s'était laissé prendre comme un enfant... Il aurait dû se défendre, se laisser tuer plutôt que d'entrer dans cette infernale prison...

Et il retombait sur le banc de pierre, enfonçait les mains dans ses cheveux et sentait des larmes de rage couler le long de ses poignets.

Tout à coup il entendit grincer un des gros verrous de la porte.

Il tressaillit.

On venait le chercher, sans doute.

Mais alors on allait le conduire devant ses juges ; là il pourrait parler, il pourrait demander un sursis, le temps de courir à l'anse du Foulon ; et puis il reviendrait se constituer prisonnier, et on le condamnerait à mort, si l'on voulait, pour avoir bâtonné un intendant !

Toutes ces réflexions s'amoncèlèrent dans son esprit pendant le court espace de temps que mit le geôlier à tirer les verrous de la porte.

Il vit entrer un petit homme maigre et fluet qui portait un pain noir sous son bras et une cruche d'eau à la main.

Le gardien mit la cruche à terre et le pain dans un trou pratiqué dans la muraille.

Puis il voulut sortir, mais David lui saisit le bras.

Le geôlier poussa un cri d'effroi.

— N'ayez pas peur, dit David, je ne veux pas vous faire de mal.

— Vous étiez pourtant attaché cette nuit quand on vous a amené, murmura le vieillard dont les dents claquaient.

— Oui ; seulement, comme je me trouvais un peu serré là-dedans, je me suis mis à l'aise, répliqua le Chasseur de bisons en montrant les débris de cordes et de courroies qui jonchaient le carreau humide. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Écoutez-moi bien. Le geôlier en chef de cette prison est François Taboureau, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien ! dites-lui que David Kerulaz, qu'il connaît bien, voudrait bien lui parler sur-le-champ.

Le petit vieillard écarquilla les yeux, comme s'il eût essayé de percer l'ombre de la cellule.

— Vous êtes David Kerulaz, le fameux chasseur ? Mais quel crime avez-vous donc commis, bon Dieu ?

— Peu importe. Dites à Taboureau de venir me voir, et la prochaine fois que j'aurai de belles peaux de castor je vous en promets quelques-unes, et vous pourrez remplacer par une veste bien chaude les guenilles que vous avez sur le dos.

Le vieux gardien glissa comme une souris dans l'entre-bâillement de la porte dont il referma ensuite derrière lui les énormes verrous.

David Kerulaz attendit une grande heure.

Enfin son cachot s'ouvrit de nouveau et il vit paraître devant lui maître Taboureau, le geôlier en chef.

— Ah ! mon garçon, c'est donc vous ? dit ce dernier en entrant. Que diable venez-vous faire ici ?

— Ma foi ! mon brave François, je vous serais bien obligé de me le dire... Du reste, si ma présence vous gêne, vous savez, je vous permets de me donner la clef des champs.

— Comme vous y allez ! Mais savez-vous bien, David, que vous m'êtes signalé comme un homme fort dangereux ?

— En vérité !

— J'ai reçu tout à l'heure l'ordre de vous veiller de près, et,

comme si on n'avait pas encore assez confiance en moi, on a mis devant la porte de la prison un piquet de six hommes.

— C'est un grand honneur dont je suis vraiment fort reconnaissant à ceux qui m'ont fait enfermer ici... Mais vous n'avez sans doute pas reçu pour consigne de m'empêcher de voir mes amis, mes parents ?...

— Non, certes... cependant...

— Eh bien ! faites-moi le plaisir d'envoyer immédiatement un de vos hommes chez Dervieux, de Sillery. On dira à sa fille Marthe que je désire lui parler sur-le-champ ; il s'agit d'une affaire de la plus grande importance.

Le geôlier parut réfléchir. Enfin après un silence :

— Soit ; j'enverrai faire votre commission, dit-il, mais à une condition, David.

— Et laquelle ?

— C'est que vous me donnerez votre parole de ne pas tenter de vous évader. Vous comprenez, mon bon David, continua le geôlier d'un ton attendri, je n'ai que cette place pour vivre, je ne suis pas heureux, j'ai beaucoup d'enfants. On m'a dit que si je vous laissais partir je serais chassé d'ici. Or je sais aussi que, si vous avez envie de prendre l'air, le diable même ne pourrait vous en empêcher... C'est pourquoi, je vous prie, je vous supplie de rester ici jusqu'à ce que vous soyez jugé... Je tâcherai de vous rendre le séjour de cette prison supportable... je vous donnerai une autre cellule plus vaste, mieux éclairée, moins humide... Vous verrez, vous finirez par vous habituer ici, on n'y est pas si mal qu'on veut bien le dire... ça vous reposera de vos grandes courses dans les prairies...

— Père Taboureau, interrompit David qui ne put s'empêcher de rire des efforts que faisait le pauvre vieillard pour vanter les charmes de cette prison humide et noire, je vous promets de ne pas m'évader si je vois Marthe avant la fin du jour... Mais, sinon, je ne réponds de rien.

— Je vais la faire chercher, je vais la faire chercher sur-le-champ, David, dit le geôlier en sortant précipitamment du cachot.

Vers le soir, David entendit de nouveau les gros verrous grincer dans leurs anneaux de fer.

— C'est Marthe ! s'écria-t-il en se levant brusquement.

Son cœur ne l'avait pas trompé. C'était, en effet, Marthe Dervieux, sa fiancée, qui entra dans la cellule au bras du père Taboureau.

— Marthe !

— David !

Ce même cri s'échappa de leurs lèvres.

— David, mon bon David, dit Marthe d'une voix tremblante est-il bien possible que vous soyez ici ?... Je ne voulais pas le croire... Mon Dieu ! mon Dieu !... mais c'est affreux...

— Venez ici, Marthe, dit le chasseur canadien en attirant sa fiancée sur le banc de pierre où il s'assit à ses côtés, j'ai des choses graves à vous dire.

Et s'adressant au vieux geôlier :

— Père Taboureau, dit-il, vous nous laisserez bien seuls quelques instants ?

Le vieillard parut hésiter.

— Eh ! eh ! dit-il d'un air soupçonneux, on a bientôt fait de mettre une lime dans la main d'un prisonnier et de lui glisser une corde dans la poche.

David se leva d'un bond. Un pli profond se creusa dans son front et son regard s'assombrit.

— Père Taboureau, dit-il, ne vous ai-je pas juré de ne point m'évader ? Avez-vous jamais entendu dire que David Kerulaz ait manqué à son serment ?

— Non, mon ami, non, certainement, mais vous comprenez...

Par un mouvement foudroyant, David saisit le vieillard à la cravate et arracha en même temps, de son autre main, le troussseau de clefs qui pendait à la ceinture du géolier. Puis le regardant avec une expression de pitié douce et profonde.

— Voyez, lui dit-il, si j'avais envie de m'échapper, je n'aurais qu'à serrer un peu plus fort votre cravate et à ouvrir toutes les portes de la prison avec les clefs que voici.

Il lâcha le vieillard, lui rendit ses clefs et acheva en souriant.

— Mais soyez tranquille, je n'en ferai rien, père Taboureau. Vous êtes un brave homme auquel je ne veux pas faire de mal et puis je vous ai donné ma parole... Allons, soyez bon jusqu'au bout ; laissez-moi seul avec Marthe seulement cinq minutes.

Le vieillard quitta le cachot et, tout en se secouant comme un chien qui sort de l'eau, il murmura :

— Ce diable de David, il a une façon de plaisanter !... Cinq minutes, pas davantage, dit-il en allongeant son nez effilé à l'entre-baillement de la porte qu'il allait refermer.

— Soyez tranquille, répliqua David.

— Marthe, reprit le chasseur canadien dès qu'ils furent seuls, vous êtes une fille de cœur, n'est-ce pas ?

— Ah ! mon cher David, si je n'avais pas eu du courage, je n'aurais pu supporter cette terrible nouvelle... Vous en prison !... Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?...

— Plus tard... je vous le dirai, Marthe... vous savez bien que je n'ai rien commis de mal, n'est-ce pas ?

— Oh ! certes, fit-elle en joignant les mains avec une touchante expression de foi candide.

— Eh bien ! c'est l'essentiel... Nous nous expliquerons un autre jour. Maintenant il faut que vous me rendiez un grand, un immense service...

— Parlez, David.

— Lorsque j'ai été pris et amené ici, continua le chasseur d'une voix rapide, je traversais la ville pour me rendre à l'anse du Foulon... Vous savez qu'il y a là un détachement de l'armée de M. de Montcalm.

— Oui, je le sais... les pauvres gens ! Leur campement n'est pas loin de notre ferme et je leur ai donné souvent du lait et des galettes de blé noir.

— Bon !... Vous connaissez sans doute aussi l'officier qui commande ce détachement ?

— Oui, vraiment. Il vient quelquefois causer avec le père. Je sais qu'il s'appelle M. de Saint-Preux... un brave jeune homme qui a laissé lui aussi, je crois, une fiancée là-bas, en France.

— Vous allez partir sur le champ et vous irez trouver M. de Saint-Preux. Vous lui direz que vous m'avez vu, que je suis chargé pour lui d'un message de M. d'Arramonde... Vous retiendrez bien ce nom ?...

— Certes, oui, David, dit Marthe en souriant. M. de Saint-Preux m'a souvent parlé de lui.

— M. d'Arramonde est en ce moment prisonnier des Anglais.

— Ah ! pauvre garçon !

— Ils voulaient d'abord le fusiller, puis ils lui ont fait grâce, à condition qu'il leur indiquerait sur la côte de Québec un endroit où ils pourraient débarquer et surprendre la ville.

— Il a refusé, j'en suis sûr.

— Non, Marthe, il a accepté, il doit les conduire devant l'anse du Foulon, vous comprenez... C'est pour cela qu'il faut que M. de Saint-Preux soit prévenu, afin qu'au lieu de se laisser surprendre par les Anglais il les reçoive avec de bons canons et de bonnes carabines. Je courais l'avertir, mais des coquins m'ont fait enfermer ici... Alors j'ai pensé à vous, ma bonne Marthe.

— Ah ! David, vous avez bien fait de penser à moi ! dit la jeune fille en se levant. Depuis que les canons des Anglais bombardent notre pauvre ville, j'ai regretté bien souvent de n'être pas un homme, de ne pouvoir, comme vous, tenir une carabine entre mes mains. Enfin je vais donc pouvoir me rendre utile, moi aussi ! je vais pouvoir faire du mal aux Anglais !...

— Allez et hâtez-vous, ma bonne, ma courageuse enfant, dit David ému par ces paroles ; il n'y a pas un instant à perdre. Il faut que vous soyez ce soir à l'anse du Foulon.

— J'y serai... Adieu, David !

— Adieu, Marthe !

Le Chasseur de bisons serra les mains de sa fiancée dans une étreinte rude, mais pleine d'affection.

Le père Taboureau entr'ouvrait justement la porte pour avertir David que les cinq minutes étaient écoulées.

La jeune fille sortit.

Alors David Kerulaz eut une aspiration profonde, comme si un poids énorme avait été enlevé de sa poitrine.

— Maintenant, dit-il, à nous deux, monsieur Varin !

Et se mettant la tête dans les mains il songea aux moyens de se tirer des griffes de l'intendant et de faire expier au misérable les tortures et les angoisses qu'il avait éprouvées depuis que les lourdes portes de la prison étaient retombées sur lui.

XVIII

MARTHE DERVIEUX.

Au moment où le jour tombait, Marthe Dervieux, sortie de Québec, longeait la haute falaise qui domine la rive gauche du Saint-Laurent.

La jeune fille marchait d'un pas ferme et rapide, les mains serrées sur son cœur, comme si elle eût voulu y tenir enfermés l'important secret dont elle était gardienne.

De gros nuages noirs avaient assombri le ciel avant l'heure habituelle de la chute du jour.

On entrait dans la saison des pluies ; Marthe redoutait un orage et cette crainte hâtait encore la vitesse de sa marche.

Bientôt le vent s'éleva. La vaste surface argentée du fleuve se couvrit de rides légères, qui se gonflèrent peu à peu et vinrent se dérouler en écumant sur la mince bande de sable qui s'étendait au bas de la falaise.

Il y eut tout à coup une rafale si violente que Marthe dut s'arrêter suffoquée, et se cramponner à un arbre pour ne pas tomber.

La rafale passé, elle reprit sa course.

Maintenant la nuit était tout à fait venue.

Le ciel était d'un noir d'encre. Heureusement, la jeune fille connaissait bien le chemin ; elle aurait été les yeux fermés de Sil-lery, et, par conséquent, elle n'aurait pas de peine à trouver le campement de Saint-Preux qui en était peu éloigné.

Elle rabattit sur ses cheveux flottants le capuchon noir de sa pelisse, arrondit les épaules et baissa la tête comme si elle eût voulu se faire toute petite sous le grand effort du vent.

Bientôt elle entendit tomber autour d'elle de grosses gouttes d'eau. Une bouffée de vent humide vint fouetter son visage sous la pelisse qui le cachait. La pluie descendait du ciel en trombes serrées. Malgré l'obscurité de la nuit, Marthe crut voir passer devant ses yeux des milliers de petites aiguilles argentées.

Le chemin montait et allait rejoindre le sommet d'une falaise, la plus haute de la côte. L'eau qui ruisselait dans ce chemin creux lui donnait l'aspect d'un torrent.

Marthe secouée par les tourbillons de vent et de pluie glissait dans cette fange et semblait prête à tomber à chaque pas.

Enfin elle parvint au bout du chemin. D'un côté, un étroit parapet de terre et de cailloux battus la protégeait contre une chute dans le grand fleuve dont les vagues grossies mugissaient en bas.

De l'autre côté s'étendait une lande immense, semée de gros rochers. C'était là que David avait conduit l'intendant Varin ; c'était dans cette plaine que se trouvait, à près de deux milles, l'entrée du vaste souterrain qui communiquait avec la rive inférieure du Saint-Laurant.

Marthe redescendit la pente opposée.

Cette pente très-douce conduisait à l'anse du Foulon, située à un mille environ.

Quittant le bord de la falaise, la jeune fille se dirigea vers la droite et pénétra dans l'intérieur des terres par un chemin qu'elle connaissait et qui abrégait la route.

Elle devina dans l'ombre la ferme de son père, qui dressait à quelque distance ses murs jaunis et ses grands toits de chaume.

Il lui sembla même apercevoir au loin une lumière qui piquait les ténèbres épaisses.

— Pauvre père, se dit-elle, il m'attend ; comme il doit être inquiet !

Et elle eut la pensée de courir à la ferme, de rassurer le vieillard, de lui dire le motif qui la retenait loin du logis.

Mais c'eût été perdre du temps et David Kerulaz lui avait recommandé de se hâter.

La pluie redoublait, le vent faisait toujours rage. Malgré la rapidité de sa marche, la pauvre enfant se sentait toute glacée.

— David ! David ! murmura-t-elle ; mon Dieu ! donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout.

Et pensant à son fiancé qui avait mis sa confiance en elle, pensant à l'armée de M. de Montcalm qu'elle croyait sauver, à Dieu qui devait la protéger, Marthe sut vaincre la fatigue et le froid qui engourdisaient ses membres.

Elle marchait, marchait toujours.

Tout à coup il lui sembla entendre une voix dans l'ombre.

Elle s'arrêta.

Mais le fracas du vent et de la pluie continuait.

Elle crut qu'elle s'était trompée et poursuivit sa course.

— Je dois être près du camp des Français, se dit-elle ; la cabane de M. de Saint-Preux est là, sur la gauche.

Et elle se dirigea de ce côté.

Mais au même instant un éclair rapide raya l'obscurité de la nuit...

Une détonation retentit à dix pas de distance.

Marthe porta les deux mains à sa gorge ; un cri étouffé sortit de ses lèvres.

Elle chancela, puis, étendant les bras avec un geste de désespoir, elle tomba inanimée sur l'herbe ruisselante.

La pauvre fille n'avait pas entendu l'appel réitéré de la sentinelle ; un coup de feu venait de la renverser.

Ce coup de feu attira plusieurs soldats qui accoururent.

Ils se baissèrent et, étendant les mains dans l'obscurité, ils tâtèrent l'étoffe de la large pelisse qui enveloppait Marthe.

— Une femme ! s'écria l'un d'eux.

— Morte ?

— Oui.

Il y eut parmi eux un silence. Puis celui qui avait tiré murmura :

— J'ai crié trois fois : Qui vive ? on ne m'a pas répondu. La consigne est la consigne.

Et tandis que, sérieux et triste, les soldats se demandaient ce qu'ils allaient faire de ce pauvre corps inanimé, une ombre noire glissa près d'eux sans qu'ils pussent l'apercevoir.

Cet inconnu, cet homme, courait en rasant la terre.

Il s'arrêta devant une cabane grossièrement construite et dont la porte était encadrée d'un filet de lumière.

Il frappa à cette porte ; on ouvrit.

— Monsieur, dit l'inconnu tout haletant en s'adressant au jeune officier qui venait le recevoir, n'êtes-vous pas monsieur de Saint-Preux ?

— Oui.

— Voici un message que M. d'Arramonde m'a chargé de vous remettre.

Gaston de Saint-Preux décrocha la lettre. Son visage exprima une vive surprise ; il lut deux fois le billet avant de parler.

Enfin, faisant un signe d'assentiment :

— Vous direz à M. d'Arramonde, répondit-il, que les ordres de M. de Montcalm seront exécutés.

L'homme s'inclina et sortit.

Le message d'Isaac Bitche était arrivé avant celui de David Kerulaz.

(A CONTINUER)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LE PERCEPTEUR DE MARSAY

XV

— N'importe, dit-elle avec effort, pressant doucement les mains de son père ; il ne demandera aucune rente, et moi, d'ailleurs, je la refuserais.

— Mais il faudra bien qu'il apprenne que la maison n'est plus à nous ! s'écria le colonel avec désespoir. Il faudra que je le lui dise, que j'humilie mes cheveux blancs en m'accusant d'être un prodige et de t'avoir ruinée !...

Il cacha son visage dans ses mains, et se prit à pleurer comme un enfant.

Ce qui se passa dans le cœur de Gabrielle serait impossible à décrire. Tout s'écroulait donc autour d'elle, même sa dernière illusion filiale !...

Elle voyait pleurer son père pour la première fois, — larmes honteuses, s'il en fut ! car il ne les versait pas pour elle, pauvre fille qu'il avait dépouillée, — il pleurait sur son humiliation !

Tout était fini, car elle ne pourrait jamais dire à cet homme, à ce vieillard : Allez révéler votre honte, allez avouer à celui qui doit vous appeler son père que vous n'êtes qu'un méprisable égoïste !

Elle souffrit en un instant plus qu'elle n'avait souffert en toute sa vie, et si le colonel, moins occupé de lui, avait regardé son pâle visage, il eût cru voir une jeune morte... Oui, morte au bonheur et à l'amour de ce monde...

Son âme adressa une muette invocation à celui qui, élevé en croix, attire après lui ses bien-aimés, et elle put enfin parler.

— Non, mon père, non, vous ne rougirez devant personne au monde... Je ne me marierai pas... je ne veux pas me marier. Mes réflexions sont toutes faites, je n'épouserai pas M. Varoy.

Il releva la tête : une lueur d'espoir (ah ! quel espoir !) brillait sur son visage.

— Mais si tu l'aimes, Gabrielle ?... demanda-t-il, combattu par un vague sentiment de remords. S'il te plaisait...

— Cher père, ma résolution est irrévocable, je ne veux pas me marier.

— Penses-y bien, reprit-il, insistant à mesure qu'il la voyait plus ferme dans son refus. Je ne veux pas te sacrifier à un sentiment égoïste... Je trouverai, pour ton bonheur, le courage de cet aveu.

— Je ne veux pas me marier, répéta-t-elle.

Mais elle savait désormais à quoi s'en tenir sur lui... Elle ne se sacrifiait plus seulement parce qu'elle l'admirait et l'aimait aveuglément, mais qu'il était son père, et qu'elle était chrétienne.

— Soit, mon enfant, dit le colonel, reprenant son assurance et son aplomb. J'avais souvent pensé que ta grande piété t'éloignerait du mariage... Loin de moi la pensée de contrarier ton inclination. Tu es libre de suivre tous tes exercices de religion, aussi bien que de te livrer à tes loisirs littéraires... Tâche d'être bien économe, mon enfant, et nous pourrons peut-être encore dégrover la maison.

Il ne lui laissa pas le temps de regretter sa décision, et il fit appeler Olivier.

Celui-ci, consterné, voulut entendre de la bouche de Gabrielle l'arrêt de son ami. Ce fut une dure épreuve pour elle d'écouter un plaidoyer, moins éloquent, toutefois, que celui de son pauvre jeune cœur... Mais elle fut inébranlable, et Olivier la quitta désolé.

— Il y a quelque chose, murmura-t-il entre ses dents, le colonel aura fait des siennes...

Gabrielle n'était pas au bout de son supplice.

Il lui fallut subir un nouvel assaut, essayer les questions inquiètes de Julie, entendre tout ce qu'avait dit Robert.

Ah ! son cœur se brisait... Quoi ! elle l'aurait ramené à Dieu, conquis à la religion ?...

Son âme se troubla, et elle se demanda un instant si elle devait, pour ménager l'égoïste orgueil de son père, sacrifier le bonheur et peut-être le salut d'un autre.

— Non, se dit-elle, c'est là une vaine pensée... Nul n'est nécessaire aux desseins de Dieu. Il peut attirer ce cœur sans moi... Mes prières et mon sacrifice feront peut-être plus encore que mes paroles...

Elle ne se doutait pas qu'à l'heure même où elle offrait au ciel sa souffrance et consommait la ruine de ses espérances de bonheur, Robert s'agenouillait devant l'autel, murmurant une prière depuis longtemps oubliée et s'éveillant à la foi...

Mademoiselle de la Morlière sortit enfin, navrée, et en se disant, elle aussi :

— Il y a quelque chose... Il est impossible qu'elle ne l'aime pas... Le colonel est mêlé à cet étrange refus...

XVI

Cette année-là, l'hiver fut brillant dans cette petite ville endormie de la Vendée.

Dès le mois de novembre, une armée d'ouvriers et de tapisiers prirent possession de la maison Bausset.

Les vieux meubles furent restaurés et dorés, on leur adjoignit des compagnons d'un style non moins authentique, non moins dans le goût du jour, qui nous ramène à « l'ancien ». De belles tapisseries remplacèrent les nymphes décolorées du salon, un velours d'Utrecht d'une nuance douce et indécise revêtit les sièges des flambeaux en cuivre ciselé du plus pur Louis XV, étincelèrent sur les élégantes consoles de marbre, quelques tableaux d'un goût sûr, des terres cuites signées de noms connus ornèrent les larges panneaux et les encoignures.

Les habitants de la place passaient une partie de la journée à leur fenêtre pour voir déballer les nombreux objets expédiés de Paris, et les commentaires allaient leur train comme bien l'on penso, à propos d'un changement si inattendu.

Enfin, le va et vient cessa, Catherine, qui s'était adjoint une de ses nièces pour la dresser aux fonctions de femme de chambre, annonça d'un air d'importance le retour de Monsieur et de la « jeune dame. »

Un beau matin, des fenêtres de la cuisine, laissées grandes ouvertes, s'échappa un fumet délicat, tel que la vieille maison n'en avait pas connu depuis nombre d'années, et les curieux rassemblés sur la place pour attendre l'arrivée de l'omnibus virent passer devant leurs yeux émerveillés un coupé Clarence d'un style simple et élégant, qui, enlevé par deux trotteurs isabelle, s'arrêta devant la porte cochère de la cour.

M. Charles Bausset descendit, enveloppé de riches fourrures, encore plus recherché dans sa mise que le colonel lui-même. Sa taille paraissait plus chétive que jamais, sa figure, plus pâle et plus vieille, à côté de la belle jeune femme à laquelle il offrait la main.

Catherine se tenait sur la porte, semblant écraser de son orgueilleuse satisfaction les badauds qui l'entouraient, et recevant devant eux, dans l'ivresse de son cœur, l'amical serrement de main de sa jeune maîtresse...

La porte se referma dérobant les nouveaux arrivés aux regards des curieux.

Andrée jeta sa pelisse sur le bras de sa femme de chambre, et se hâta de parcourir son domaine.

Ses instructions avaient été suivies, elle était satisfaite. On valserait bien sur ce beau parquet neuf qu'elle essayait déjà... Son mari, plus que jamais sous le charme, l'écoutait parler comme d'une chose toute naturelle de ses diners et de ses bals... Il était si fier de sa beauté et de sa grâce qu'il trouvait tout simple de la produire ; sa vie s'était absorbée dans les fantaisies de cette brillante créature qui l'eût mené au bout du monde avec une parole affectueuse ou un simple regard de ses yeux veloutés. Il jouissait du plaisir enfantin avec lequel elle s'essayait à son nouveau rôle. Il avait revêtu un nouveau personnage, et les habitants de la ville, en recevant sa visite de noces, se demandaient avec stupéfaction si c'était là le misanthrope, le sauvage, le désagréable égoïste qui s'était pendant tant d'années retranché dans une solitude absolue.

Une seule fois il se retrouva lui-même, quand il s'agit de repousser les avances du colonel. Andrée l'encourageait dans sa résistance, et tout était bien fini entre ces deux frères, qu'aucun lien d'affection n'avait d'ailleurs jamais unis.

On parla à dix lieues à la ronde du premier bal de madame Charles Bausset, du luxe de lumières, de fleurs, de rafraîchissements qui y avait été déployé, de la toilette, d'un rose pâle, qui harmonisait si bien avec la beauté de la jeune femme, de ses dentelles, vrai tissu de fée, de ses bijoux, dignes d'une princesse...

Ce ne fut là que le prélude d'une suite de réceptions brillantes, auxquelles M. Bausset se prêtait d'ailleurs avec une complaisance inaltérable... C'est qu'elle savait si bien obtenir de lui tout ce qu'elle souhaitait ! Elle semblait toujours occupée de son bien-être, elle était toujours sa lectrice infatigable... Depuis qu'elle était sa femme, sa douceur ne s'était pas démentie, et elle possédait le grand art de faire prendre à son mari l'initiative de ses propres fantaisies. Il en était arrivé à croire sincèrement que l'idée même de toutes ces fêtes éelosait dans son cerveau en vue de plaire à sa belle et chère Andrée !...

Les de Kersall n'assistaient que rarement à ces réceptions. Andrée, quoiqu'elle eût peu de sympathie pour Léonie, désirait sa présence dans son salon, comme celle d'une des femmes les plus distinguées et les plus hautement estimées de la ville, et Olivier se croyait obligé, par sa situation de maire, à y conduire de temps en temps sa femme.

Mais combien ils préféreraient leur petit cercle intime, invariablement composé de Gabrielle et de son père, de mademoiselle Julie et de...oui, de Robert !

Si étrange que cela paraisse, la demande en mariage, et le refus qui l'avait suivi n'avaient guère rien changé aux relations du percepteur avec la famille Bausset. Ceci était dû en partie à l'initiative du colonel. Quelques jours après la soirée mémorable où il avait chargé Olivier d'un si triste message, il rencontra Robert aux Allées et lui prit fauillièremment le bras.

— Mon cher Varcy, dit-il avec bonhomie, vous me voyez désolé de ce qui est arrivé... J'avais toujours eu l'idée que la dévotion excessive de Gabrielle l'empêcherait de songer au mariage... Elle désire évidemment conserver l'indépendance et le loisir nécessaires pour se consacrer à ses bonnes œuvres ; elle va souvent à l'église, et soigne les malades à l'hôpital... Puis, vous savez, elle aime ses travaux littéraires ; elle y passe même de trop longues heures... je désapprouve les veilles prolongées pour les jeunes filles, et je le lui ai dit franchement... Mais cela l'amuse, et elle emploie à sa toilette et à ses aumônes le petit revenu qu'elle se fait ainsi... Bref, mon cher ami, elle s'est créé une existence de vieille fille, et quelque triste que soit pour moi la pensée de ne point me voir revivre dans une joyeuse nichée de petits-enfants, je me ferais un crime de forcer ses inclinations... Laissez-moi espérer que la détermination de ma fille ne changera rien à nos relations...

— Je respecte les motifs de mademoiselle Bausset, mais qu'ils soient, répondit Robert d'une voix altérée. Mais vous devez comprendre qu'il m'est cruel de la revoir, et...

— Allons, allons, c'est là un enfantillage ! Songez donc que nous habitons une ville de verre, mon cher Varcy... Tout s'y passe au vu et au su de chacun ; on remarquerait bien vite que vous ne venez plus chez moi, on en tirerait des conséquences toutes naturelles ; or, ni vous, ni moi, ni ma fille ne serions bien aise de voir divulguer ce qui doit rester un secret, n'est-ce pas ?...

Robert ne répondit rien. Seulement, il s'abstint pendant quelque temps de se rendre chez le colonel.

Mais il allait trop souvent sur les de Kersall et chez mademoiselle de la Morlière, pour ne pas rencontrer fréquemment M.

et mademoiselle Bausset. Les premières entrevues lui semblèrent douloureuses ; peu à peu, cependant, il essaya de s'y accoutumer, et tout en gardant au fond de son cœur un regret que le temps ne devait pas amoindrir, il finit par voir disparaître l'embarras de ces rencontres.

Le colonel insistait plus que jamais pour qu'il revînt chez lui, il consentit à prendre part de temps en temps aux soupers du jeudi. Combien cependant tout y était changé pour lui !... Au lieu de s'asseoir à la table où travaillait la jeune fille, il restait près des joueurs, et ne cherchait plus à renouer ces entretiens si agréables dont il gardait un souvenir à la fois doux et amer.

Désormais, d'ailleurs, il n'était point sans consolations. Un jour, Gabrielle, émue d'une joie toute divine, le vit s'approcher de la table sainte où elle-même puisait tant de force et de vertu.

Elle remercia Dieu, et se dit que ce bienfait n'était pas trop payé du bonheur de toute la vie...

Un jour que Robert n'avait pu se dérober aux instances du colonel, il arriva chez lui un peu plus tôt que de coutume, et trouva le père et la fille engagés dans une conversation animée.

M. Bausset se leva en le voyant entrer, et, tout en lui serrant la main, se tourna vers Gabrielle, achevant évidemment la phrase commencée.

— N'insiste plus, n'est-ce pas, mon enfant ? Tu sais combien je suis désolé de te contrarier, mais vraiment ceci est trop exorbitant.

— Cher père, si ce malheureux est repoussé de tous, il tombera dans ses fautes...

— Assez, Gabrielle, j'ai l'habitude de n'introduire chez moi que des gens « parfaitement honorables.

Et le colonel, ce modèle d'honorabilité et de délicatesse, redressa sa haute taille en indiquant un siège à son hôte.

Gabrielle baissa la tête sans rien répondre, et reprit son crochet.

Pendant le souper, on parla des travaux que les propriétaires des jardins faisaient exécuter à cette époque de l'année.

— Oui, dit le colonel, voici le moment des plantations, et je vais retenir le jardinier pour mettre quelques arbustes le long du mur exposé au nord, où je ne puis faire venir aucun fruit. Ma pelouse a aussi besoin d'être refaite.

— C'est une idée, dit Robert en souriant. Moi aussi j'ai un petit coin de terre derrière ma maison, seulement il est en friche ; je vous demanderai de m'indiquer un homme entendu, colonel, pour mettre cela en état.

— Parfaitement, mon cher, à votre disposition... Je vous enverrai un jardinier vraiment habile.

On en resta là.

Mais comme, après le souper, Robert, qui venait de causer quelques instants avec mademoiselle Julie, se rapprochait de la table de whist, Gabrielle leva les yeux de dessus son ouvrage.

— J'ai un jardinier à vous recommander, monsieur, dit-elle timidement.

— Vous pouvez être sûre que j'aurai égard à votre recommandation, répondit-il en s'inclinant.

— Je dois d'abord vous dire ce qu'il est. Il y a quelques mois, ce malheureux, qui a une femme et cinq enfants, ayant perdu ses pratiques à la suite d'une longue maladie, était tombé dans la dernière misère. Mourant de faim, il s'est introduit un soir chez un boulanger, son voisin, pour... voler un pain... Dieu, qui est plus miséricordieux que les hommes, l'a sans doute jugé avec plus d'indulgence... Mais il fut surpris, traduit en justice,

et condamné... Il a subi sa peine, seulement on ne l'emploie plus, et ce matin, sa femme m'a supplié de lui trouver de l'ouvrage, il n'est pas vicieux, mais qui sait à quels excès le désespoir peut l'entraîner, si personne ne vient à son aide ?

— Eh ! bien, dit mademoiselle de la Morlière, le colonel ne peut-il pas le prendre ?

Gabrielle rougit.

— Mon père vient de me le refuser, il ne veut pas employer de gens improbables, ni s'astreindre à la surveillance qu'il croirait devoir exercer sur lui... Et cependant, il suffit peut-être que quelqu'un donne l'exemple de la confiance.

— Et vous avez pensé que je puis relever cet infortuné dans sa propre estime et dans celle des autres, dit sérieusement Robert. Je suis heureux que vous ayez songé à moi, veuillez m'envoyer votre protégé le plus tôt possible.

— Moroi, oh ! merci ! dit-elle avec effusion. Je vous suis vraiment reconnaissante.

— Ah ! c'est plutôt à moi de vous remercier ! reprit-il d'un ton ému. Le peu de bien que j'ai pu faire dans ma vie, c'est à vous que je dois de l'avoir accompli... Laissez-moi vous le dire, vous avez été mon bon auge.

Une larme tomba des yeux baissés de Gabrielle, mais elle ne répondit rien, et Robert s'éloigna sans ajouter un mot.

XVII

Avec le carême est venue une période de repos pour les mondains.

Personne, à Marsay, ne voudrait profaner par des fêtes bruyantes l'esprit austère de la sainte quarantaine, et quoique André Bausset soit infiniment moins scrupuleux à cet égard que ceux qui l'entourent, elle est obligée de s'incliner devant ce qu'elle appelle un absurde préjugé de province.

Mais le séjour de Marsay, sans les distractions auxquelles elle s'est accoutumée, lui semble parfaitement insupportable ; elle sent la nostalgie de Paris, et essaie de décider son mari à y passer au moins quelques semaines.

Malheureusement, celui-ci ne partage pas complètement ses goûts et ses idées. Il s'est prêté de bonne grâce à tous ses caprices, à ouvert libéralement sa maison, sans se plaindre de ses dépenses considérables ou du changement de ses habitudes ; mais tout cela a été supporté comme une chose passagère, et il a secrètement envisagé le carême comme un temps de repos délicieux. Il rêve de retrouver la tranquillité dans ce beau logis confortable dont ses compatriotes ont beaucoup plus joui que lui ; il songe aux paisibles soirées passées en tête-à-tête avec sa femme, et se dit avec une intime satisfaction qu'il n'y a après tout que trois mois d'hiver dans l'année.

Enfin, sa santé elle-même demande une vie plus calme et mieux réglée ; ce n'est plus impunément qu'on bouleverse à un certain âge son existence tout entière, et son médecin le prévient que son tempérament fatigué et délicat réclame une hygiène et des soins bien entendus.

Il développe avec douceur toutes ces raisons à sa femme, en lui déclarant que le voyage de Paris est impossible, et que, d'ailleurs, sa présence est en ce moment indispensable à Marsay pour le règlement de ses affaires d'intérêt.

Andrée ne se révolte point, ne montre point d'irritation ; seulement elle devient sombre, silencieuse... Elle s'ennuie.

Ce luxe qui tout d'abord la ravissait, elle ne le remarque même plus, il lui faudrait quelque chose de nouveau pour relever ce que son existence a de fade, elle a besoin d'être entourée, admirée, fêtée, et l'excitation lui est nécessaire pour sortir d'elle-même et secouer cet ennui qui la ronge.

Oui, l'ennui est la plaie de ce cœur. Rien ne suffit à cette imagination ardente, dès qu'elle se trouve en proie à la solitude, qu'elle redoute par-dessus tout, une amertume sans noms l'envahit, et c'est en vain qu'elle cherche à se dérober à ses propres pensées.

Elle n'a pas pris ses devoirs à cœur, après s'être mariée dans l'unique but d'être riche, elle ne s'est pas réellement dévouée à son mari, si elle flatte ses penchants, si elle l'entoure de prévenances, c'est afin de conserver son empire, et de pouvoir mener la vie de son choix.

La religion n'est qu'un mot pour elle, bien qu'elle en accomplisse en partie les exercices extérieurs. La charité consiste à ses yeux à distribuer par la main d'autrui quelques aumônes parcimonieuses, prélevées sur son superflu.

L'étude n'a point d'attrait à ses yeux, son intelligence, puissante et réelle, est plus pratique que spéculative, son activité est plus physique que morale. Elle s'assimile facilement tout ce qui peu surtout s'apprendre au contact du monde, mais elle hait la réflexion et l'application soutenue.

Elle essaie de la lecture ; hélas, elle est trop frivole pour se plaire aux livres sérieux, et trop blasée pour trouver du charme aux romans.

Enfin, la musique même n'est point une ressource pour elle, car elle ne l'aime que pour les succès qu'elle lui procure, et n'en comprend pas les jouissances solitaires.

M. Bausset a repris ses promenades méthodiques, ses lectures, voire même ses petites siestes régulières, — heureux, quand il rentre, qu'il s'éveille, où qu'il veut causer, de voir le beau visage d'Andrée, d'entendre sa voix harmonieuse. Il est satisfait de son sort, satisfait du bien-être qui l'entoure ; il se reprend à toutes les menues jouissances qu'il a si longtemps dédaignées.

Le jardin des Bausset était contigu à celui de l'hôpital, et une terrasse permettait d'apercevoir ce vaste enclos, cultivé en larges carrés, et plus productif qu'élégant. Cependant, un petit coin était consacré aux fleurs. Là croissaient en été les roses, les lis, les geraniums destinés à orner l'autel. En hiver même, dans ce climat tempéré, il n'était pas tout à fait privé de verdure. Des lauriers, des bruyères et des chrysanthèmes fleurissaient au-dessous de la terrasse où venait se promener Andrée, pendant les matinées interminables qu'elle ne savait pas employer.

Quelquefois, lorsque le soleil échauffait l'atmosphère, des vieillards ou des convalescents, peuplaient ce petit parterre, que les religieuses choisissaient aussi de préférence pour y passer leur récréation.

Andrée les suivait des yeux, tandis qu'elles se promenaient, un tricet à la main ; elle n'entendait point leurs paroles, mais le bruit contenu de leurs rires innocents et joyeux montait jusqu'à elle.

Elle les considérait comme des énigmes vivantes, qui lui inspiraient un intérêt étrange. Jusque-là, elle avait pensé, comme beaucoup d'autres, qu'on entre au couvent lorsqu'on est pauvre, laide, privée de toute chance de trouver un mari

— Mais sous les cornettes de grosse mousseline des sœurs de l'hôpital, il y avait des figures de madone, — d'autres, fraîches,

jeunes, gracieuses. La gaîté innocente qui régnait parmi elles ne permettait guère non plus cette hypothèse qui fait du couvent un pis aller.

Andrée ne s'étonnait pas moins de l'ardeur qu'elles apportaient à leurs soins charitables.

— Comment peut-on passer sa vie près de malades répugnants et de vieillards maussades, et cela sans y avoir aucun intérêt, sans en tirer aucune récompense ? se disait-elle souvent.

Et elle n'y trouvait d'autre explication que le fanatisme religieux.

Un jour, elle aperçut dans le jardin une femme de petite taille, vêtue de couleurs sombres, qui, lui tournant le dos en ce moment, soutenait les pas d'un pauvre vieille infirme.

Ce n'était pas une religieuse, ni même une postulante, car bien qu'elle eût noué autour d'elle un large tablier, sa chevelure blonde était relevée avec grâce, et aucun bonnet n'en cachait l'opulence.

— On dirait que c'est Gabrielle ! murmura la jeune femme, regardant avec plus d'attention.

Oui, c'était Gabrielle. Depuis longtemps, hélas ! il ne lui était plus possible de distribuer d'aumônes, elle même sentait durement le joug de cette pauvreté, qui avait sa source dans les prodigalités de son père, et dont tout le poids retombait sur elle, — de cette pauvreté qu'il fallait combattre par le travail, cacher à force d'industrie. Mais elle ne se croyait pas dispensée de remplir le grand devoir de la charité, ne donnant plus d'argent, elle donnait de son temps, de sa personne, de son cœur.

La supérieure de l'hôpital l'avait autorisée à passer chaque semaine quelques heures dans la salle des vieillards. Elle les servait les soignait, leur rendait les soins les plus dévoués et souvent les plus pénibles. Ils l'aimaient tous, il y avait quelque chose d'irrésistible dans son langage et ses manières. Aussi avait-elle pris sur eux une influence que chacun reconnaissait tacitement, et elle en servait pour porter vers Dieu les âmes de ces pauvres gens, si près du seuil éternel. Ce n'avait pas été sans profit pour elle même qu'elle avait vu de près tant de souffrances d'une part, et de l'autre, tant de dévouement et de joyeuse abnégation chez les bonnes religieuses... Puis, la douceur du bien accompli donnait à sa vie une saveur nouvelle, un bonheur intime et réelle.

Il y avait longtemps qu'Andrée ne l'avait vue de si près... Depuis, Gabrielle avait mené une existence si laborieuse, que la fatigue l'avait vraiment changée... Son visage était amaigri, la douce pâleur de ses joues avait pris quelque chose de transparent, et un cercle bleuâtre entourait ses yeux.

Andrée la contemplait avec un vague sentiment de remords... Tous ses torts envers la jeune fille lui revenaient à la pensée. Elle avait adroitement sollicité son hospitalité, puis en avait abusé pour capter les bonnes grâces de son oncle... Elle l'avait dépouillée à l'avance de son héritage, non en cédant aux généreux désirs d'embellir la vieillesse de celui qui l'aimait, mais en se mariant froidement, par calcul... Enfin, elle l'avait mille fois blessée, méchamment, gratuitement, sans autre motif qu'un sentiment de jalousie aussi mesquine qu'elle était imméritée de la part de Gabrielle.

A ce moment, une religieuse s'approcha de la jeune fille, et pris le bras de la pauvre.

Elles étaient si près de la terrasse qu'Andrée put entendre ce qu'elles disaient.

— Voici encore que vous vous fatiguez ! s'écria la religieuse d'un ton d'autorité. Louison est trop lourde pour vous... Votre figure est défaite, ce matin ; on dirait que vous ne vous êtes pas couchée.

Gabrielle sourit mélancoliquement. La bonne supérieure, amie du mademoiselle de la Morlière, savait les embarras de la pauvre fille.

— C'est vrai, ma mère, dit-elle, j'ai beaucoup écrit, et puis, j'ai brodé.

La supérieure essaya de prendre un air sévère.

— Et votre but en sera-t-il mieux atteint, quand vous vous serez rendu malade ? Qui subviendra alors à ces dépenses que vous équilibrez si habilement ? Soyez raisonnable, mon enfant, et ne recommencez plus ; pour le moment, vous allez aller trouver tout de suite la mère d'Assanville, elle a une eau merveilleuse pour les yeux fatigués.

La jeune fille obéit avec docilité d'enfant, et Andréa la vit disparaître au détour d'une allée.

— Je l'aiderais bien, « elle », pensa-t-elle, mais non pas son père... oh ! non, jamais ! Je n'oublierai jamais qu'il m'a insultée !

Elle s'enveloppa de son élégant vêtement de cachemire gris-perle, et revint lentement vers la maison, sombre et préoccupée.

— La supérieure de l'hospice a fait demander si madame prendra des billets de loterie, dit Catherine, qu'elle rencontra dans le vestibule.

Andrée réfléchit un instant.

— J'irai moi-même voir la supérieure, répondit-elle.

Chose bizarre, ces religieuses l'attiraient.

Une heure après le dîner, elle sortit, se dirigea vers le vieux bâtiment dont l'entrée se trouvait dans la rue voisine, et demanda la mère Noray.

On l'introduisit dans un petit parloir meublé de chaises de paille et d'une ou deux tables, sur les murailles, blanchies à la chaux, se trouvaient un crucifix et quelques gravures sans valeur, représentant les saints patrons du couvent.

Elle attendit longtemps. L'odeur du repas des pauvres arrivait jusqu'à elle et chatouillait désagréablement ses narines délicates, et devant la porte vitrée, elle voyait passer de temps à autre quelque infirme aux membres contournés, quelque convalescent au visage soufreteux, ou bien des religieuses égrenant leur chapelot tout en parcourant les longs couloirs du couvent.

Enfin, la porte s'ouvrit, et la supérieure entra. C'était une femme d'une quarantaine d'années, d'une figure intelligente et distinguée ; en ce moment, elle était d'une pâleur qui impressionnait singulièrement Andrée.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, madame, dit-elle avec une grande politesse ; mais il vient d'arriver un accident terrible... Un pauvre wagon qui est tombé d'un échafaudage, vient de nous être apporté dans un état presque désespéré, et j'ai dû aider au pansement.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Andrée, reculant en frissonnant, est-ce donc du sang que vous avez à votre tablier ?

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “ Feuilleton Illustré, Boite 1038 B. P.”

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MON REAL